

Nuit blanche

NUIT BLANCHE
magazine littéraire

Littérature québécoise

Number 38, December 1989, January–February 1990

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/19732ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Nuit blanche, le magazine du livre

ISSN

0823-2490 (print)

1923-3191 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1989). Review of [Littérature québécoise]. *Nuit blanche*, (38), 10–15.

LE PREMIER QUARTIER DE LA LUNE

Michel Tremblay
Leméac, 1989; 19,95 \$

Les lecteurs assidus de Michel Tremblay attendaient ce dernier roman avec fébrilité. Les entrevues multipliées par l'auteur auprès des médias, bien avant l'arrivée du roman chez les libraires, avaient créé cette attente. Le roman paru, on se plonge sans tarder dans cette cinquième *Chronique du Plateau Mont-Royal*. Et l'on est vite conquis par la ferveur d'écriture de Tremblay, fervent qui, loin de se démentir, pousse jusqu'en ses plus singuliers retranchements les dons du romancier. Car c'est bien la part du romancier qui est mise à l'œuvre ici. Dramaturge, conteur, traducteur, adaptateur depuis 20 ans, Michel Tremblay peaufine le même texte et le renouvelle jusqu'à nous donner à circonscrire ses dons certains pour l'écriture proprement romanesque : art de la description juste et évocatrice ; analyse psychologique profonde et sensible des personnages.

Le premier quartier de la lune ramène Marcel et l'Enfant de la grosse femme des *Chroniques* précédentes. La journée du solstice d'été 1952 marque tout le temps du roman et, pour les deux personnages, la fin de la poésie d'une enfance sinon préservée, du moins habitée par la fantaisie constante de l'imaginaire créateur. Tout basculera dans le regard et dans l'esprit de ces deux enfants qui découvrent la mort de leur enfance, soit par le biais de la découverte du mensonge, soit par la trahison du rêve, soit par l'initiation à la tricherie. L'intrigue, mince à première vue, prend des dimensions dramatiques ; tout ce qui se vit dans l'enfance étant amplifié, ressenti avec excès.

Pour qui a suivi Michel Tremblay depuis ses premières

publications, ce qui retient et fascine, c'est la capacité de l'auteur à dire l'intime du rêve, la ferveur secrète et l'hétérogénéité du dialogue intérieur des personnages autant que la richesse d'écriture romanesque pour traduire cette part d'invention onirique qui fait et le pont et la césure entre le réalisme et le fantastique du drame qui se joue et se dénoue en chacun des personnages.

Michel Tremblay, encore une fois, ne déçoit pas ; bien plus, il laisse entrevoir d'autres publications où son travail de romancier pourra se déployer avec l'originalité et la profondeur qu'il a déjà su imprimer à son œuvre.

Reine Bélanger

TU EN REPARLERAS... ET APRÈS ?

Gloria Escomel
Trois, 1989; 12,95 \$

Écrit pour la radio, ce texte dramatique pourrait facilement se prêter à une mise en scène théâtrale. L'incarnation sur scène des personnages donnerait plus d'impact à l'œuvre.

Un sujet grave : la torture. Quelque part (ou partout) dans

le monde. Daniel, de passage dans son pays natal, qu'il a quitté depuis de nombreuses années, est incarcéré pour un rien à son arrivée à l'aéroport. Partagent sa cellule Édith et Pablo, un vieux chanteur à moitié fou. Dans une salle attenant, on torture la fille de Pablo. Pour préserver Daniel, Édith lui fait croire qu'il s'agit d'une émission de radio, tout en lui racontant ce qu'elle a vécu depuis son emprisonnement. Daniel, inquiet et incertain, s'accroche à cette idée jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'il s'agissait vraiment d'une séance de torture.

Gloria Escomel prend ses distances avec le sujet pour mieux nous en montrer les horreurs. La torture n'est jamais montrée mais racontée, donc différée. Elle désamorce habilement nos réflexes de protection face à ce genre de sujet : « Oh, c'est juste une émission de radio ! » Elle montre bien la lutte des torturés pour survivre, dans leur corps et leur esprit,

à la dégradation de l'humain, cruellement programmée par les tortionnaires.

Malgré quelques lourdeurs, ce texte est bouleversant et désespéré ; l'auteur, par la voix d'Édith, doute non seulement de l'utilité de dénoncer la torture, mais des moyens de la combattre. Inacceptable, n'est-ce pas ?

Benoit Pelletier

UN BAL NOMMÉ BALZAC

Téo Spychalski
Les Herbes Rouges, 1989; 14,95 \$

Après plusieurs années d'études et de travail sérieux, Raphaël cherche à assouvir les désirs qu'il n'a pas réussi à dompter. Il rencontre un homme étrange (le diable ?) qui lui offre une peau magique qui réalise tous les vœux. Mais chaque fois qu'un vœu se réalise, la peau s'amenuise jusqu'à disparaître, signal de mort pour celui qui l'a reçue. Raphaël accepte la peau. Commence pour lui une amère descente aux enfers qui s'achèvera dans la mort et dont l'amour ne saura le protéger.

Les répliques sont extraites de *La peau de chagrin* de Balzac, mais aussi de plusieurs autres ouvrages du grand écrivain, dont *Illusion perdue* et *Le père Goriot*. Le plus étonnant, c'est qu'elles s'enchaînent parfaitement, nous offrant comme un concentré de Balzac, où toute sa fougue, sa verve s'expriment. Une faiblesse : un ton sentencieux qui gêne parfois. L'origine littéraire n'est pas gommée mais traitée dramatiquement par des mises en situations. Par exemple, les longs monologues où Raphaël raconte et vit tel ou tel épisode crucial de sa vie produisent un télescopage du temps très efficace au point de vue dramatique, et formellement tout à fait moderne.

Benoit Pelletier

LA MORT DE MARLON BRANDO

Pierre Gobeil
Triptyque, 1989; 12,95 \$

Armé de son Petit Larousse illustré, un jeune garçon s'attaque à son devoir de vacances. Cette composition se révèle aussi inquiétante par ce qu'elle



Pierre Gobeil

LA MORT DE MARLON BRANDO

Tripique
La vague à l'âme

raconte que surprenante par le rapport obnubilant que l'enfant entretient avec le langage. Il croit en la toute-puissance des mots, aussi les protagonistes de son histoire écopent de noms évocateurs : le narrateur sera le Mangeur de gâteaux ; ses frères et sœurs, les Ombres ; son père, l'Abandonneur ; et l'homme engagé, le Monstre ou l'Ornithorynque. Ainsi commence *La mort de Marlon Brando*, ce deuxième roman de Pierre Gobeil. De quoi faire frétiller le premier psychanalyste venu.

Or voilà que l'enfant s'identifie au général d'*Apocalypse Now* interprété par l'ineffable Brando. Comme le personnage du film, il se sent traqué et abandonné des siens. Pas moyen d'échapper à l'ennemi, au Monstre, qui flaire sa proie, la suit à la trace et enfin la débusque. Il est vrai que cet homme engagé renâcle, mange et se conduit telle une véritable bête. Le portrait qu'en trace l'écrivain atteint une crédibilité effrayante.

La vie à la ferme apparaît tout d'abord, grossie dans chaque détail, à travers le regard innocent du jeune garçon. Mais le récit des jeux dans le foin et de la messe dominicale amorce insidieusement le détournement. L'affrontement commence bientôt par le harcèlement verbal. Un rapport de forces s'établit entre l'enfant et l'homme engagé. Ce dernier utilise une langue bâtarde truffée d'anglicismes et d'obscénités qui déstabilise sa victime. Ses expressions équivoques cachent de nouvelles réalités souvent menaçantes. Peu à peu, les derniers remparts tombent.

Car parallèlement au rythme des saisons, le drame suit son cours. Des paroles, l'Ornithorynque en vient aux gestes. Mais l'enfant ne dispose pas des moyens nécessaires pour se défendre, pour exprimer la peur qui l'habite. La tension se résout dans la violence, lorsque les mots deviennent finalement des cris inutiles.

L'écrivain atteint une maîtrise incomparable dans l'équilibre des tableaux. Des scènes à forte charge émotive prennent racine dans le décor quotidien. La nature omniprésente, par l'immensité de ses champs en friche ou l'obstination de ses averses, semble parfois se liguer avec le Monstre. L'intrigue du premier roman de Pierre Gobeil, *Tout l'été dans une cabane à bateau* (Québec / Amérique, 1988), reposait déjà en partie sur la précarité odorante des automnes et la plénitude chaude des étés. Ainsi, bien que l'écrivain se mesure ici à un sujet des plus pénibles, son œuvre demeure au-delà de tout soupçon. Son écriture est manifestement trop sensible et trop lyrique pour s'abaisser au moindre étalage de sensations fortes.

Alexandra Jarque

D'ÉLISE À LA FOLIE Lise Blouin Quinze, 1989 ; 19,95 \$

Dès les premières pages *D'Élise à la folie*, on pénètre dans l'univers de l'hôpital psychiatrique où Élise réside depuis qu'elle a tué son enfant de trois mois. Elle est très malade. La mémoire lui fait défaut. Pourtant, par moments, elle pense se souvenir, se souvient réellement, ou les imagine, d'événements qu'elle couche sur le papier. Ces notes éparses, un psychanalyste essaye de les déchiffrer en même temps que Christine — la petite sœur d'Élise — et le lecteur. On se retrouve donc devant une sorte d'intrigue psychanalytique parsemée de vrais et de faux indices comme on en rencontre dans les romans policiers à énigme.

En même temps qu'il prend connaissance des notes d'Élise, le lecteur assiste aux différentes réactions de l'entourage face au comportement de celle-ci : son psychanalyste s'auto-analyse, sa sœur Christine parcourt un



chemin émotionnel similaire au sien, ses frères prennent de la maturité, sa mère réoriente son existence et son père s'isole avant de sombrer dans la maladie.

Finalement, la folie d'Élise oblige les gens qui y sont confrontés à donner une nouvelle tangente à leurs vies et c'est là, à n'en point douter, que réside l'originalité du roman. Lise Blouin signe ici son deuxième livre. Le premier, *Miroir à deux faces* (CLF, 1981) malgré ses qualités, démontrait une certaine faiblesse dans la psychologie des personnages. Avec *D'Élise à la folie* l'auteure a comblé largement cette lacune ; elle signe un roman qui pourrait lui mériter un prix d'ici la fin de la saison littéraire.

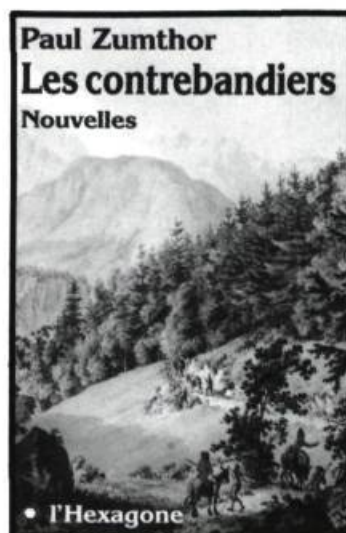
Normand Yergeau

LES CONTREBANDIERS Paul Zumthor L'Hexagone, 1989 ; 19,95 \$

Des gens emploient toute leur vie à circonscrire la réalité. D'autres se font un point d'honneur de passer outre. Habituellement, ce sont ces derniers qui produisent des œuvres littéraires et qui inspirent les écrivains. Remarquez qu'il est possible de franchir le pas. Paul Zumthor, réputé médiéviste, après de nombreux ouvrages historiques, se lance dans la fiction. Son roman *La fête des fous* recevait de très bonnes critiques en 1987 ; succès confirmé par son tout récent recueil de nouvelles : *Les contrebandiers*.

Dépourvus d'instincts basement mercantiles, ces contrebandiers transgressent des frontières spatiales, temporelles,

mais surtout morales. Réunies sous ce thème, les 16 nouvelles forment un tout passablement homogène. « Le Nazi » raconte l'histoire d'Amédée, un pêcheur solitaire qui durant la guerre connaît pour la première fois la douceur d'un foyer. Il revient d'Allemagne en disant « c'était le bon temps » et se heurte à l'incompréhension générale. Dans « Le sphinx », les habitants d'un petit village mis sens dessus dessous par un meurtre désignent César, un simple d'esprit, comme bouc émissaire. Les procédures judiciaires enclenchées, les villageois regrettent ce sacrifice vain et inconciliable avec leur mentalité. Zumthor affectionne les personnages entiers, rustres et naïfs auxquels il prête une vérité poignante. Mais l'innocence, voire l'inconscience, n'excusent rien : on ne foule pas impunément des territoires étrangers.



Ce fatalisme, qui laisse un arrière-goût amer à toute la prose de Zumthor ressort débridé dans « Le suicidé ». On compose ici avec le pathétique suicide d'un vieillard. Mais pas n'importe quel vieillard : un érudit professeur d'histoire qui, par une triste ironie du sort, refuse de se plier à la marche du temps. Cette nouvelle se démarque des autres par l'acuité de l'écriture et la finesse du portrait. Zumthor donne sa mesure lorsqu'il s'attache à décrire l'illusoire plénitude du moment : « Restait pour lui une saveur, irremplaçable encore, pour combien de jours, une forme à palper, un velours, une râpe, ce fruit et l'odeur de la saison trop mûre à l'instant qu'elle va tourner » (p. 27). ▶

Plus essentiellement, ce recueil se distingue par la richesse et la pureté de la langue de l'écrivain. Il ne s'agit pas d'un volume qu'on lit en diagonale. Rien n'est acquis au départ. Peu à peu, un univers prend forme, modelé tant au gré des couleurs, des odeurs, des clameurs que des formes. Ainsi, les pérégrinations de Paul Zumthor, de sa Suisse natale en passant par Paris et les Pays-Bas pour aboutir au Québec, sont on ne peut mieux mises à profit. Le médiéviste nous prouve qu'il peut passer de l'Histoire à la fiction, des chevaliers aux nazis avec cette audace propre aux artistes comme aux hors-la-loi.

Alexandra Jarque

JAMÄDLAVIE

Guy Ménard
Boréal, 1989; 22,95 \$

« Je partageai néanmoins pendant plus de dix ans le meilleur et le pire de ce peuple unique et singulier, qu'on eût dit constamment osciller entre la crainte de mourir et la peur d'exister. »

Le personnage d'Axel

Guy Ménard avec *Jamädlavie* met en scène un jeune Alsacien du XVIII^e siècle, Axel, qui quitte son pays pour aller découvrir Byzance. Cependant, chemin faisant, il est capturé par des brigands et vendu ensuite comme esclave au bazar de Tzëvedzîhr, la principale ville du pays jamädlave. Dès lors, notre Alsacien s'emploie à raconter les mœurs et l'histoire de ce pays bizarre où vivent deux peuples, les James et les Dhlaves.

Jamädlavie est rédigé dans la grande tradition des voyages satiriques, un peu comme *Les voyages de Gulliver* de Jonathan Swift. L'auteur nous parle en fait du Québec d'aujourd'hui, avec maints détails croustillants, dans une fiction romanesque qui se déroule dans un autre espace-temps.

Donc, si vous avez le goût de vous amuser, de voir le

Québec sous un angle différent, de mettre des noms sur des personnages et des événements ayant des consonances exotiques, alors n'hésitez pas, précipitez-vous chez votre libraire pour vous procurer *Jamädlavie* de Guy Ménard : vous vous envolerez alors sur un tapis magique vers un univers exotique et familier, digne des contes des mille et une nuits.

Normand Yergeau

LA MORT EXQUISE

Claude Mathieu
L'instant même, 1989;
14,95 \$

Lentement, imperceptiblement, étrangement, *La mort exquise* se glisse dans les nouvelles de Claude Mathieu comme un instant éternel des plus ultimes délices.

Les personnages de Mathieu sont dévorés par l'objet même de leur passion qui devient leur monstrueux double. Herman Klock, botaniste, se laisse happer par le monde intérieur d'une fleur aux stalactites et stalagmites dangereuses. Rachel, avec sa manie des dîners mondains qui ne sont qu'une répétition lassante de la Der-

nière Cène, est condamnée au vide complet, puis à la folie. Le professeur philologue Black, en souris patiente, creuse son trou avec sa recherche hautement scientifique sur l'exceptionnel huitième chapitre du rarissime Rufus Itinerans. Accusé d'avoir plagié un écrivain peu connu du XIX^e, Jean Gautier se suicide après avoir découvert que son œuvre est le double parfait de cet auteur qui lui-même s'est suicidé à la suite d'accusations pour un délit identique. Le chercheur universitaire, amoureux et des mots, et des syllabes, et des lettres, et de *La comédie humaine*, est noué à l'infini cordon des petites fiches. L'antiquaire, après avoir acheté un tableau qui, surprise, la représente en tous points, constate qu'elle est envahie par d'autres objets d'art, tout aussi identiques à elle-même.

Une osmose si forte se crée entre les personnages et l'objet de leur passion que fleur, dîner, livre, tableau les conduisent à la mort, exquise puisqu'elle arrive sous le coup de la passion. Et pour mieux la fleurir, Mathieu dépose systématiquement, à la toute fin, des couronnes de métaphores, belles, très belles qui se transforment en objet de passion pour le lecteur.

Il est heureux que ce beau livre, publié en 1965 au Cercle du Livre de France, ait été réédité aux éditions L'instant même. Non seulement c'est rendre hommage à l'auteur décédé en 1985, mais c'est aussi offrir au lecteur du « bonheur, qui se fait chant sans toutefois cesser d'être silence ».

Françoise Dionne

TERRE DU ROI CHRISTIAN
Sylvain Trudel
Quinze, 1989; 18,95 \$

Terre du roi Christian ressemble au *Souffle de l'Harmattan* (Quinze, 1986), premier roman de Sylvain Trudel. Le personnage principal, Luc, est, comme Hughes dans le roman précédent, un enfant éveillé et ingénieux qui va d'aventure en aventure. L'auteur reprend plusieurs thèmes qui lui sont chers : l'enfance, bien sûr, mais aussi l'amitié et la mort.

Écrit à la troisième personne, *Terre du roi Christian* a certaines prétentions. Ancré dans l'histoire du Québec, il s'attache à décrire le climat des années soixante. Les dates et les références culturelles abondent. Le romancier ne semble pas chercher à peindre une fresque sociale comme plusieurs auteurs à la mode mais il a des préoccupations sociales. Il s'interroge sur les héros nationaux, la religion, le contrôle des naissances, etc. Tout ce qui touche la grossesse et l'accouchement le fascine.

Son héros, lui, semble vouloir accoucher de lui-même ; il cherche un guide pour l'aider à sortir de l'enfance. Son père refusera ce rôle, père qui ne communique pas avec son fils.

Terre du roi Christian est un beau roman dépouillé et grave (avec une touche d'humour) qui se lit tout d'une traite. Le lecteur adulte sera agacé cependant par le didac-



tisme de l'auteur et par sa manie de commencer plusieurs chapitres par des formules usées comme « les étoiles ont toujours fait réfléchir » (p. 97), « marcher n'est pas simple » (p. 121) et « les années passent, les gens ne restent pas » (p. 175). Ce livre retiendra peut-être davantage les adolescents.

Christine Robinson

PROMENADES ET TOMBEAUX

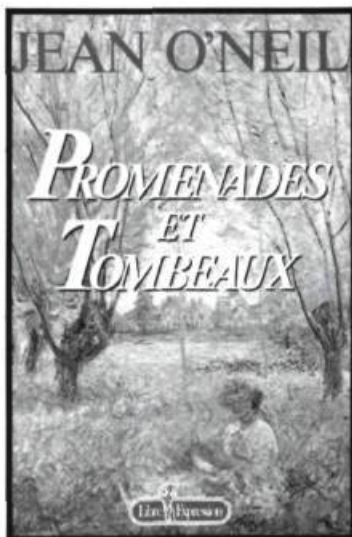
Jean O'Neil

Libre Expression, 1989 ; 16,95 \$

Il fallait attendre ce septième titre pour que Jean O'Neil atteigne une certaine notoriété au sein de notre petit univers littéraire. Un long purgatoire qu'expliquent des raisons historiques : ses propres choix ont marginalisé l'auteur. Les compromis qu'il s'est toujours refusé de faire avec le joul et l'ennui que lui procure la rhétorique nationaliste avaient de quoi l'exclure. Pourtant, faut-il l'imaginer heureux et confiant en une œuvre qui s'imposerait d'elle-même un de ces quatre.

Ce grand jour est venu, et les voix s'unissent pour saluer en O'Neil un écrivain, lui qui écrit pourtant : « Ici comme ailleurs, les moins bons font le plus de bruit et prennent toute la place tandis que les meilleurs attendent en silence » (p. 192).

Promenades et tombeaux séduit par ses qualités textuelles évidentes qui, on s'en doute, ne participent d'aucune mode. Loin d'être vieillots ou dépassés, ces textes éblouissent par la finesse du trait quand l'auteur se fait portraitiste et par la précision de la perspective quand il dépeint des paysages. Œuvre difficile à classer, qui tire une certaine unité de l'humour qui lie un ensemble hétérogène au premier abord. Imaginons Félix-Antoine Savard ou Alfred Desrochers côtoyant John Torrington ou une fictive Women's Association of South Bolton, à travers des chroniques sur la botanique, la géographie, l'histoire et la géologie du pays à l'intérieur desquelles l'imaginaire, l'érudition et la recherche de langage se disputent l'adhésion du lecteur. Un mélange d'intérêts apparemment aussi divers rappelle que les itinéraires de la curio-



sité empruntent rarement des sens uniques.

Quiconque chercherait des parentés littéraires à Jean O'Neil devra aller vers le Ferron des *Escarmouches* (Leméac, 1975) et *Du fond de l'arrière-cuisine* (Jour, 1973). Pour donner un avant-goût du livre, écoutons son auteur se décrire : « Quand on est soi-même un paria par mésadaptation sociale, on peut se permettre tous les reproches à l'endroit de ses contemporains qui n'ont que des réactions de troupeau. Mais comme en face d'un enfant désobéissant qui se blesse et qui gît éclopé devant soi, on ne peut pas ne pas être solidaire de sa douleur et de ses faibles ressources pour la contrer » (p. 215) ; ou encore parler des siens : « Les francophones d'Amérique ont oublié de s'en aller quand on a voulu les mettre à la porte. Ils se sont ancrés dans un milieu hostile et désolé ; ils ont survécu ; ils ont proliféré ; ils se sont revêtus d'une audace qui défie la francophonie et l'univers anglo-saxon » (p. 192).

Pierre Hétu

LA NUIT DES PERSÉIDES

Jean-Alain Tremblay

Quinze, 1989 ; 18,95 \$

Le prix Robert-Cliche 1989 nous amène dans un petit village du Lac-Saint-Jean, à la fin du siècle dernier. La vie s'organise autour du moulin à bois de la Price ; les Anglais dirigent et les Français font office de manœuvres. C'est dans ce cadre que Laura Simard, fille aînée d'une famille aussi nombreuse que modeste, rencontre Brian Caldwell, fils unique d'un homme déterminé à lui ▶

À BOUT PORTANT

Correspondance de Gaston Miron à Claude Haeflery / 1954-1965

Gaston Miron, « anthro-poète », n'a jamais fini de nous surprendre. À travers 52 lettres écrites entre 1954 et 1965, on le voit écartelé dans ses appartenances, confronté à sa difficulté d'être et à un destin de poète malgré lui, tandis que se précise à la même époque, à travers les poèmes de *La Vie agonique* et de *La Marche à l'amour*, l'Homme Rapailé.

Documents singuliers, ces lettres émouvantes font revivre une époque, à travers les aléas de la vie du poète éditeur agitateur et surtout de l'homme, celui qui de sa voix forte a défoncé les portes de notre aliénation et fait connaître notre culture à l'étranger.

12,95\$

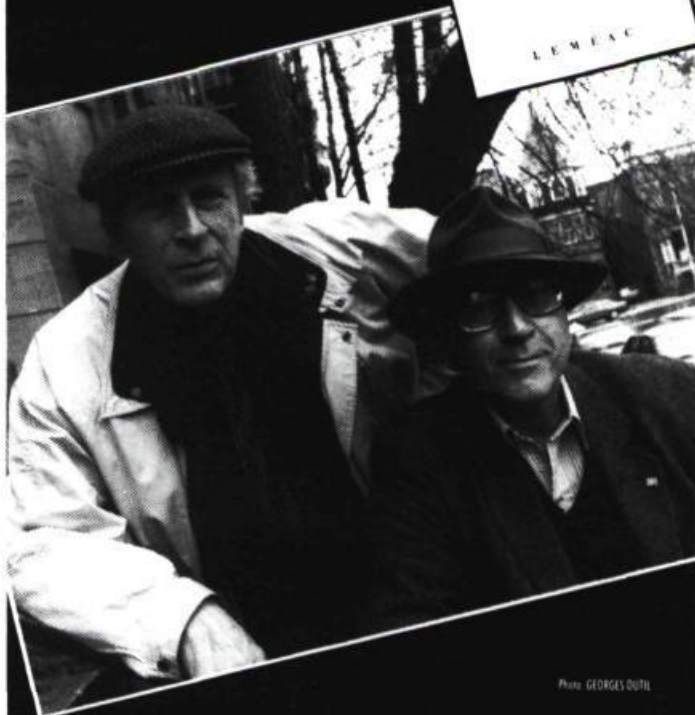
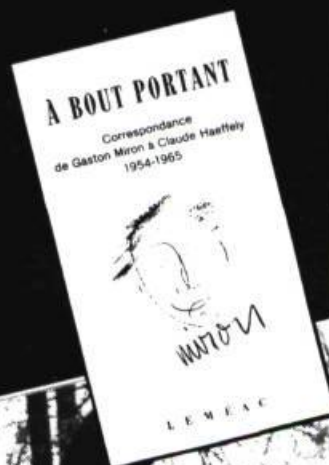


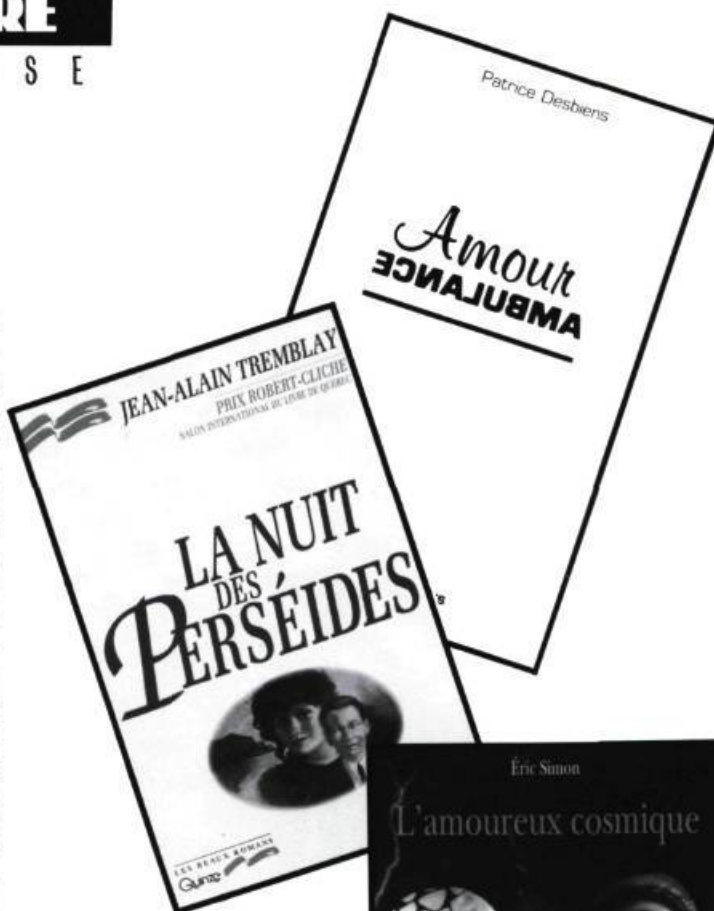
Photo GEORGES DUTTE

LEMÉAC
éditeur

garantir une place de choix dans le monde des affaires. Une idylle naît entre ces deux partenaires improbables et, après une brève rencontre amoureuse, Laura se retrouve enceinte des œuvres du jeune Anglais parti poursuivre ses études à Québec. À son retour, Brian apprend la nouvelle et s'empresse de la confier à son père, qui joue alors de son influence pour étouffer l'histoire. Ses manipulations coûteront la vie à Laura. Un feu de forêt ravage ensuite le village, force son abandon et favorise l'oubli de Laura. Brian refait sa vie à la ville, épouse une fille de bonne famille et ce n'est que plusieurs années plus tard qu'il retrouve un fugitif souvenir de cette histoire, qu'il s'empresse de reclasser aussitôt.

Tous les espoirs sont permis lors de la nuit des Perséides. Pourtant, on aurait pu s'attendre à plus. On s'étonne de voir disparaître Laura, le personnage le plus intéressant, au milieu du roman et de constater que Brian n'est absolument pas le héros que la situation exigeait mais un être faible et sans envergure. C'est pourquoi cette histoire, qui contenait malgré tout des promesses, tourne court. Au lieu d'assister à un réel affrontement entre deux mondes, on a droit à l'exposition d'une série de lieux communs sur le clivage existant entre deux modes de vie. Tout y passe : la mère acariâtre et dévote, le curé niais, mou et calculateur et même la pim-bêche de Westmount que Brian préfère à Laura. La quasi-totalité des personnages sont ainsi typés et sans profondeur. De plus, des élans de lyrisme, qu'on pourrait croire parodiques si on ne les sentait pas si sincères, ralentissent fréquemment la narration.

Malgré tout, il y a quelques bons moments, surtout lorsque l'auteur s'engage à faire vraiment vivre ses personnages. Malheureusement, l'intrigue n'a pas la consistance nécessaire pour donner du souffle à une œuvre de cette longueur.



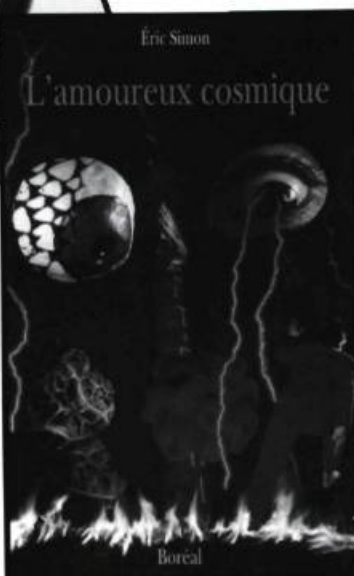
Ce roman souffre donc principalement de l'absence d'une figure centrale pour orienter l'action.

Georges Desmeules

L'AMOUREUX COSMIQUE Éric Simon Boréal, 1989 ; 13,95 \$

S'il me fallait décerner un prix à *L'amoureux cosmique*, je lui donnerais celui de la couverture la plus laide de l'année. Pourtant, cette composition criarde représente bien le contenu : un capharnaüm de flashes et d'idées garrochés.

La quatrième page de couverture nous parle d'«...une chanson toute imprégnée de cybernétique...», alors que nous n'avons droit qu'à un jargon scientifique mal digéré, du genre *branché ignorant* : un perroquet qui a entendu des sons agréables et qui les mêle à son chant. Quand on nous annonce : «... un poème en prose sur fond de vidéoclip», là, on se rapproche un peu plus du contenu. En fait, on s'approche plutôt du délire verbal que l'on tente vainement de découper en chapitres et en parties. Si on considère un clip comme une simple suite d'images délirantes, alors je veux bien : nous avons ici un *écriclip*, hachuré à souhait, où



les images filent avant de s'imprégner sur la rétine, où l'histoire fait figure de symbole subliminal : la réalité est sautée, Julio est sauté, Conchita l'est aussi, yé !

Dans un clip, la compréhension passe par d'autres niveaux que la réalité. Un peu comme la poésie, quoi. Soit. Mais dans *L'amoureux cosmique*, Éric Simon passe à travers les mailles et donne à son lecteur le plus intense vertige de l'année. Avec une écriture qui rappelle, en pire, les expériences de « New Worlds », voici plus de vingt ans. Alors, quand on me parle de nouvelle écriture et qu'on ose en plus faire un rapprochement avec Vian !

« Inoubliable », clame enfin la quatrième. Cette fois, c'est vrai : je ne suis pas près d'oublier *L'amoureux cosmique*. Pour mon plus grand malheur !

Jean Pettigrew

AMOUR AMBULANCE Patrice Desbiens Écrits des Forges, 1989 ; 8,00 \$

La lecture de ce recueil m'a coulé dessus comme l'eau sur le dos d'un canard. Il ne m'en est rien resté. Sur fond de paysage urbain, américain et nocturne, on s'interroge sur le sens de la vie et du monde, sur la difficulté de l'amour. À ce propos, on a droit à un érotisme macho, que je qualifierais de circonstance.

Les poèmes sont brefs, faits de vers courts, pleins d'images tapageuses, habiles mais vaines. Elles se juxtaposent plus qu'elles ne s'enchaînent ; les liens narratifs à l'intérieur des poèmes sont absents ou ténus, ténus. Cela leur donne un caractère descriptif qui ne révèle à peu près rien. Je n'ai senti ni l'urgence, ni la blessure que le titre laissait supposer. Désolé.

Benoit Pelletier

PITIÉ POUR LES SALAUDS ! Pauline Harvey L'Hexagone, 1989 ; 17,95 \$

Se lancer dans la lecture du dernier roman de Pauline Harvey, c'est faire un véritable acte de foi. Car le mode onirique s'avère aussi corsé pour l'auteur que pour le lecteur. Dans *Pitié pour les salauds !*, celui-ci doit accepter de se laisser malmener, bousculer, alors que les identités des personnages se confondent, que les épisodes se répètent et se modifient au gré d'un discours délirant. Et puis, lorsqu'on a affaire à une narratrice qui se dénonce comme « le premier des salauds », la partie est loin d'être gagnée.

Apologie du salaud, donc, à commencer par Georgia qui se prend au jeu d'écrire pour régler ses comptes, évacuer un trop plein de culpabilité et de rage. Mais des exemples de salauds, le livre nous en offre à la douzaine qui font offense à la morale nord-américaine de l'hygiène tant morale que physique. De Jules avec ses déboires sexuels aux mercenaires qui se réunissent rue Crescent pour jouer aux dés, tous excellent dans leur rôle. Chacun maîtrise l'art subtil des apparences. Car seuls les salauds peuvent réussir dans la vie ;

Pauline Harvey
Pitié pour les salauds!
 Roman



• l'Hexagone

ceux qui écrivent et publient leurs mensonges comme ceux qui les investissent à la Bourse et font des profits. Inutile de chercher à distinguer la vérité de la fiction, les gens se sont débarrassés de ces encombrants scrupules.

Aussi, la narratrice trace un bilan plutôt sombre de la situation. Ils se sont trompés sur toute la ligne. Ce « ils » inclut les copines, l'amant, le frère et les nombreuses rencontres d'un soir : tous embarqués dans la même galère existentielle. Car lorsqu'on va jusqu'au bout dans son rôle de salaud, plus moyen de faire marche arrière. On touche le fond. C'est la *connerie* de Jules avec le couguar. Un acte inexplicable, une aberration qui pêche par sa parfaite gratuité. Car vient un moment où « le mot suicide a perdu toute sa dimension tragique, où l'on se tue comme on part en vacances, avec un vague ennui ». Tout sombre alors dans l'excès ou dans un spleen postmoderne.

Mais puisque « soi, c'est aussi les autres », Jules en transes parce qu'incapable d'écrire sa pièce de théâtre, c'est Georgia, la narratrice. Treffley, le frère qui publie un livre à succès, c'est encore elle. Alors la rédemption est générale. Pauline Harvey s'en tire saine et sauve (on l'espère) avec un roman qui n'en est pas un, qu'elle n'a pas voulu écrire et qui traite de salauds qui n'en sont pas. Comment le lecteur peut-il être sûr de ne pas céder à une autre supercherie ? Et bien par ce plaisir inaltérable qui naît de partager les doutes et les élans de cœur de l'écrivaine pour une génération déboussolée. Et elle nous promet maintenant d'écrire une

histoire d'amour. Comme si ce n'était pas déjà fait.

Alexandra Jarque

QUÉBEC KÉROUAC BLUES
 Collectif
 Écrits des Forges, 1989 ;
 10,00 \$

LA RUE EST UN RÊVE
 Claude Pélieu
 Écrits des Forges, 1989 ;
 10,00 \$

Fruit de la Rencontre internationale Jack Kérouac (Québec, 1987), *Québec Kérouac Blues* réunit tous les poètes qui ont participé, dans le cadre de cette rencontre, à la soirée de poésie Jack Kérouac. On y retrouve des poètes de pays aussi variés que la Hollande, l'Italie ou l'Inde, ce qui enrichit notre vision du « père de la *Beat* génération ». Sortie de son contexte franco-américain, l'œuvre de Kérouac interprétée par des écrivains étrangers (j'entends ici hors de l'Amérique) prend des couleurs nouvelles pour nous. Celles par exemple que lui donne l'Italien Pier Vittorio Tondelli, les meilleures pages selon moi. Voilà pour les nouvelles images. Les poètes *beat* : Ginsberg et Ferlinghetti, les spécialistes de Kérouac : Chiasson, Desbiens, Francœur, Vannier — surtout Francœur pour « L'Amérique inavouable » — étendent et approfondissent une vision connue. Pour ceux qui aiment un Kérouac de toutes les visions !

Qui aimeront aussi sans doute un autre représentant de la *beat* génération, Claude Pélieu. Vivant aux États-Unis depuis plusieurs années, traducteur de William Burroughs, Claude Pélieu a participé activement à faire avancer la cause *beat* et les idéaux de la contre-culture. Dans *La rue est un rêve*, Pélieu écrit comme s'il était dominé. De fortes influences transparaissent dans son écriture. Des anaphores amorcent chaque vers et toute son écriture est dominée par les *cut-up* de William Burroughs. Urbaines, médiatisées, nocturnes et souvent acides, les images de Pélieu se succèdent comme une avalanche et ne sont pas sans rappeler certains poètes qui ont participé à la Rencontre internationale Jack Kérouac.

Éric Bonin

ENFIN DISPONIBLE!



DICTIONNAIRE DES AUTEURS DE LANGUE FRANÇAISE EN AMÉRIQUE DU NORD

Un incroyable ouvrage de référence sur plus de mille six cents auteurs de langue française en Amérique du Nord.

Chaque article comprend une biographie de l'auteur, la bibliographie de son œuvre, ainsi que les principales études qu'elle a suscitées.

En tenant à la plus rigoureuse scientificité, tant pour le fait biographique que pour la description bibliographique des écrits, l'ouvrage met en relief le patrimoine imposant de l'écriture française au Québec, en Ontario français, dans l'Ouest canadien, en Acadie, dans certaines régions des États-Unis.

Voici donc un document de référence indispensable pour tous ceux qui s'intéressent à la littérature francophone d'Amérique.

1392 pages

125,00\$

fidés éditions

5710, avenue Decelles
 Montréal H3S 2C5
 Tél.: (514) 735-6406